

Le roman de la Nouvelle-Angleterre

Par HARRY BERNARD, M.S.R.C.

D'UNE part la contrainte puritaine, le refoulement et l'obsession, le dédoublement de la personnalité, d'autre part la réaction contre les rigueurs du puritanisme, imprègnent la littérature de la Nouvelle-Angleterre. Des débuts à nos jours, et compte tenu de nuances et degrés, cette littérature porte la marque des séparatistes anglais venus en Amérique à bord du *Mayflower*, tôt gagnés aux doctrines d'Endicott et des immigrants puritains. Les premiers débarquent à Plymouth en 1620, les autres à Salem et Boston, d'abord nommée Tri-Mountain, à partir de 1628. A cette époque, la rigidité morale, l'intolérance et la persécution religieuse gâtent déjà l'existence des fondateurs du Massachusetts. Intransigeants, ils se montrent durs à eux-mêmes et aux autres, dans l'ordre physique comme dans les choses de la conscience. Vers 1650, les *blue laws* influent profondément sur la vie personnelle et sociale. Aucune liberté n'existe. On ne tolère pas un prêtre catholique dans la colonie. Il s'enseigne qu'un homme ne saurait embrasser sa femme le dimanche, ni fendre du bois pour rallumer son feu. La loi interdit le jeu de cartes et les dés. En route pour l'église ou au retour, le puritain ne doit ni musarder ni courir, mais marcher d'un pas révérencieux. Avoir les cheveux courts constitue pour la femme un délit punissable d'amende. Passible également d'amende celui, homme ou femme, qui porte des vêtements jugés trop somptueux pour son état ou son revenu.

De pareil état d'esprit, il résulte naturellement du pessimisme, la dissimulation des sentiments, du vrai *moi*, la torture mentale et l'angoisse intellectuelle, parfois l'explosion subite de *libido*, — conséquence de la répression injustifiée des instincts naturels.

La Nouvelle-Angleterre comprend les six états du nord-est des États-Unis : le Maine, le New-Hampshire et le Vermont, le Massachusetts, le Rhode-Island et le Connecticut. Dès 1616, le capitaine John Smith, explorateur et aventurier, donne le nom de Nouvelle-Angleterre à cette partie du littoral de l'Atlantique, par opposition sans doute à la Nouvelle-France, dont l'établissement remonte à

1608. La contrée se révèle inhospitalière : climat rude, sol rocheux, absence de ressources naturelles. Les puritains s'y cramponnent, en tirent leur subsistance, y acquièrent avec le temps une homogénéité qui fera leur force. La nature même du sol les oblige à se consacrer à la pêche, puis au commerce maritime. Ainsi s'explique la fortune de villes comme Boston et Salem, dont les vaisseaux sillonnent les mers. Après la révolution, le pays s'industrialise rapidement.

Les colons du Massachusetts ne négligent ni l'instruction ni la culture. Ils fondent dès 1636 à Cambridge, alors Newe-Towne, la première université du continent. Harvard. Une tradition s'établit, qui permet à la région de devenir et de demeurer, jusque vers la fin du dix-neuvième siècle, le centre intellectuel des États-Unis. Ce coin du pays atteint à son apogée avec l'école de Concord et le mouvement transcendantaliste, dont les mages s'appellent Emerson, Thoreau, Hawthorne, et à un degré moindre Channing jeune, Alcott, Margaret Fuller. Le romancier du groupe est Hawthorne, né en 1804, qui décrira l'influence et les méfaits de la philosophie puritaine en Nouvelle-Angleterre. On ne le considère point comme romancier régionaliste, dans le sens accepté d'aujourd'hui, mais déjà il situe ses œuvres maîtresses dans sa petite patrie, soit la région bostonnais, et plus particulièrement sa ville natale de Salem. Romans et contes naissent en marge du puritanisme.

Historiquement, celui-ci s'apparente au calvinisme. Il se manifeste dans les Îles Britanniques, dès 1564. Au temps d'Elizabeth et des Stuarts, deux factions au moins réclament des réformes au sein de l'Église d'Angleterre. Il y a les puritains, tenants d'une Église d'État, qui acceptent l'enseignement établi, mais exigent la disparition de cérémonies rappelant l'Église de Rome. Il y a les séparatistes, proches parents, mais d'esprit plus frondeur. Alors que les premiers, appelés aussi non-conformistes, restent attachés à l'Église-mère, les autres s'en séparent, comme l'indique leur nom, et fondent une secte à leur convenance. Persécutés à cause de leur foi, les séparatistes se réfugient d'abord en Hollande, pays d'entière liberté religieuse. Ils ne s'y plaisent qu'à moitié, mêlés à une population parlant une langue autre que la leur, prévoyant d'ailleurs que leurs descendants se fondront avec l'élément hollandais. Ils émigrent finalement en Amérique, où 102 des leurs abordent en 1620. Ce sont les pèlerins, ou *Pilgrims*, ainsi nommés à cause de leurs pérégrinations.

Le 11 novembre 1620, à bord du *Mayflower*, les hommes adultes rédigent et signent le *Mayflower Compact*, par lequel ils se constituent en corps civil et politique, autorisé à édicter des lois, ordonnances et

règles, en vue du bien général de la colonie à fonder. Un groupe de puritains se transporte huit ans plus tard en Nouvelle-Angleterre, à faible distance des séparatistes. Au cours des deux lustres qui suivent, plus de 20,000 de leurs coreligionnaires les rejoignent. Viennent avec eux des hommes influents et riches, fils de l'aristocratie anglaise, des gradués d'Oxford et de Cambridge, soit la fine fleur du puritanisme d'outre-mer. Séparatistes et puritains ne forment bientôt qu'un seul groupement, sous la conduite des derniers. Transplantés au nouveau monde dans l'espoir d'y connaître la liberté religieuse, ils ne tardent point à tyranniser ceux qui ne professent pas leur foi. Ils détestent les catholiques, qui s'installent en 1634 dans le Maryland, lequel comprend alors le présent état du Maryland, le Delaware, partie de la Pennsylvanie et de la Virginie occidentale. Ils bannissent ceux des leurs qui ne pensent pas comme eux, tels Roger Williams, qui fonde l'établissement de Providence en 1636; Ann Hutchinson et son beau-frère, le Révérend John Wheelwright, qui trouvent refuge à Portsmouth, en 1638. Ils persécutent également les Quakers, les emprisonnent et les pendent, à cause de leur opposition à l'oligarchie puritaine.

Dans ces villages modestes qui naissent un à un, le long de la côte du Massachusetts, l'existence n'offre rien de très gai. Les premiers colons ne possèdent que la double liberté de travailler et de prier. Gouvernement et religion relèvent de véritables illuminés, dont maints pasteurs, qui attachent plus d'importance à la pureté de leurs doctrines qu'à la vie de leurs semblables. Fuyant en Europe la persécution, les chefs des colonies protestantes d'Amérique se transforment eux-mêmes en persécuteurs, dès qu'ils détiennent l'autorité. Ils s'immiscent dans les foyers et fouillent les consciences. Il s'ensuit un règne inique de terreur, en vertu duquel on condamne au pilori ceux que l'on estime hérétiques, leur coupe les oreilles, les chasse à moitié nus et saignants dans la forêt. Le puritain consciencieux vit dans la hantise du péché, le voit partout, le poursuit avec une haine qui tient à la fois du sadisme et de l'hystérie religieuse. Un état d'esprit se forme, en raison duquel chacun scrute son âme, dans l'espoir d'y découvrir le mal à extirper, et s'inquiète en même temps de la pensée intime d'autrui.

L'esprit puritain, la conscience puritaine, la morale puritaine ont la vie dure et se retrouvent, même de nos jours, dans les replis cachés de l'âme américaine. À leur influence lointaine se peuvent attribuer, par exemple, les croisades contre l'alcool ; la condamnation des amusements même permis, le dimanche ; la révolte et la persécution des Mormons ; les indignités du Klu Klux Klan, aussi bien à ses débuts en

1865 qu'à sa renaissance en 1915. L'exécution sommaire des noirs par *lynching*, pour un crime réel ou supposé, n'évoque-t-elle pas la pendaison pour une faute contre la foi, ou la torture pour sorcellerie présumée, telles que pratiquées dans la sombre Salem du XVII^e siècle ? Inévitablement, le puritanisme engendre un *modus vivendi* artificiel, qui se prolonge avec les siècles. Il devient synonyme de contrainte et d'obsession, suggère une sévérité confinant à l'intolérance. Il rappelle plus ou moins le rigorisme des *Pilgrims*, et de tradition la ville trois fois centenaire de Boston se dresse toujours, malgré le catholicisme d'aujourd'hui et les préoccupations commerciales, comme le château-fort et le symbole de son esprit.

Aux premiers temps de la colonie, Boston l'emporte sur les autres centres par sa culture. Elle se tient constamment en avance d'un quart de siècle sur les agglomérations rivales. Cette situation privilégiée s'explique par la richesse vite acquise, l'atavisme intellectuel, le rayonnement de Harvard. Tôt dans l'histoire américaine, Boston donne l'exemple du goût et de la mesure, des belles manières, du souci d'avancement spirituel. A l'aube du XX^e siècle, elle reste encore la capitale artistique et littéraire du pays, même si son prestige doit bientôt pâlir au bénéfice de Chicago et de New-York, avec la rébellion des fils de la plaine, descendants des immigrants européens de la seconde moitié du XIX^e siècle, pour qui l'idéal puritain paralyse tout développement. Ces hommes refusent de reprendre à leur compte le couplet :

*Land where my fathers died,
Land of the Pilgrim's pride!*

Leurs attaches se fixent ailleurs, leur soif de progrès aussi, et vers d'autres buts tendent leurs ambitions. L'Athènes du nord, comme on l'appelle, donne le ton en attendant. Si elle atteint à son summum vers 1850, il semble assez singulier, comme le note Mencken¹, que les plus fameux de ses enfants concourent à sa gloire par ce qu'il existe chez eux de réactionnaire, d'avancé, d'anti-puritain. Ses écrivains sont puritains, ou plus ou moins dominés par un puritanisme latent, ou en révolte contre la morgue puritaine, excroissance de la raideur morale des non-conformistes du XVII^e siècle.

* * *

Premier des romanciers américains de son temps, rejeton d'une vieille famille puritaine du Massachusetts, Hawthorne n'a lui-même rien du puritain. Il condamne la passion religieuse des ancêtres, déplore les étroites limites de leur univers et les conséquences lointaines

de leur théocratie. Interrogeant ou interprétant l'histoire, il se préoccupe de marquer l'influence négative du puritanisme dans son milieu. Son œuvre incorpore déjà l'élément régionaliste, en ce sens qu'il met en relief le berceau de la civilisation américaine, en vertu aussi de ce principe élémentaire qu'on ne traite convenablement que de choses connues. Romans et contes historiques que les siens, mais qui soulignent l'accord possible entre les thèmes historique et régionaliste. L'écrivain s'inspire avec raison de la petite patrie, la région bostonnaise s'y caractérisant avec netteté, offrant une unité, une pensée, un climat qu'on n'aperçoit nulle part ailleurs à son époque, et qui se maintiennent, avec des variantes, jusqu'à la nôtre. L'espace nous manque pour analyser ici, même sommairement, les principaux ouvrages de Hawthorne, d'ailleurs familiers aux lettrés. Rappelons toutefois leur valeur régionale et nationale en fonction du puritanisme, et les idées maîtresses qui les apparentent à ceux qui suivront, pendant près d'un siècle, sous le ciel de la Nouvelle-Angleterre. Le plus célèbre roman de Hawthorne, *The Scarlet Letter*, paraît en 1850. L'atmosphère puritaine qui l'enveloppe se retrouve jusqu'à nos jours, comme un *leit-motiv*, chez les romanciers gravitant autour de Boston.

A l'exemple de l'illustre devancier, ces écrivains appuient leur œuvre sur la région. Dans leur désir de faire américain, ils s'efforcent d'exprimer l'âme de la petite patrie dans la grande. Après la découverte du réalisme moderne, viennent les essais plus ou moins heureux des apôtres de la couleur locale—*the local colourists*—puis l'épanouissement graduel d'un régionalisme conscient et sûr de ses moyens, tel que révélé dans le Nebraska par Willa Cather, en 1913. Même une romancière du Massachusetts, Edith Wharton, n'attend pas la réussite de Mlle Cather pour tirer parti de la formule régionaliste. Publié en 1911, son *Ethan Frome* se présente déjà comme un chef-d'œuvre du genre, consacré au drame du refoulement. Un panorama complet du roman en Nouvelle-Angleterre, à la fois puritain et régionaliste, ne saurait se dresser ici. Nous insisterons cependant sur la note dominante des lettres en ce coin d'Amérique, à des époques successives.

Un exposé suffisamment convaincant paraît se dégager, par exemple, de l'œuvre de Mme Elizabeth Barstow Stoddard et de Howells, nés en 1823 et 1837 ; de Sarah Orne Jewett, 1849 ; Mary Wilkins Freeman, 1852 ; Edith Wharton, 1862 ; Jonathan Leonard, 1875 ; Margaret Flint, 1891. L'année de leur naissance importe assez peu, mais elle les situera pour le lecteur. Les écrivains nommés révèlent d'abord une forme ou l'autre de la contrainte puritaine. Nous examinerons ensuite la réaction chez George Santaviana et

¹MENCKEN (H.-L.), *Prejudices*, 5^e série, 1926.

John-P. Marquand, nés respectivement en 1863 et 1893, mais dont les principaux romans, ceux du moins qui nous intéressent, appartiennent à la littérature contemporaine.

Si, parmi les écrivains du siècle dernier, nous nous arrêtons à Mme Stoddard, c'est qu'elle se rapproche plus que d'autres de Hawthorne. Elle a vingt-sept ans quand il publie *The Scarlet Letter*. À la mort du romancier, en 1864, elle joue un rôle dans le monde littéraire. Elle tend vers cette poursuite du réel qui sollicitera Howells, et son œuvre s'inquiète des méfaits de la répression puritaine. Déjà elle pratique l'introspection. Le contraste, sinon le conflit des classes en Nouvelle-Angleterre, fournit le fond à deux au moins de ses romans : *The Morgesons* (1862), et *Two Men* (1865). Dans le premier, localisé dans un village d'un état indéterminé, Cassandra Morgeson raconte l'histoire de sa vie. Femme étrange, elle ne se comprend pas elle-même et se dépense à scruter son intimité. Elle mène une vie assez désaxée entre son mari, sa sœur et son beau-frère. L'ouvrage en est un de transition, précurseur du réalisme qui s'imposera bientôt aux États-Unis. Dans *Two Men*, un ouvrier se hisse de ses propres forces jusqu'à la haute société. Équilibré, il reste l'homme solide et de sens pratique sur lequel on s'appuie, quand chacun dans son entourage s'abandonne aux sentimentalités *moitriennes*, comme dirait Léon Daudet. Suivent des livres du même ton, décrivant les mœurs villageoises. L'empire de Hawthorne crève les yeux, le subconscient puritain remontant sans cesse à la surface : spectacle de la vie mesquine et refoulée, soucieuse du qu'en dira-t-on, hypocrite et cancanière, dans la campagne américaine du nord-est. Ce n'est pas encore le régionalisme, mais un pas dans sa direction.

William Dean Howells offre un cas curieux. Natif de l'Ohio, il vient à Boston en 1866. Agé de 29 ans et possédant de l'expérience journalistique, il devient rédacteur adjoint puis rédacteur en chef de l'*Atlantic Monthly*, l'une des revues les plus renommées du pays. Son activité littéraire se prolonge jusqu'à sa mort en 1920 et même au delà, puisque deux ouvrages posthumes voient le jour l'année suivante. Comme son ami Mark Twain, il s'instruit surtout dans un atelier d'imprimerie. Il apprend plus tard le latin et le grec, le français, l'espagnol, l'allemand. Il se familiarise encore davantage avec l'italien, au cours d'un séjour de quatre ans à Venise, à titre de consul américain, de 1861 à 1865. À Boston, ce fils du Centre-Ouest s'adapte avec une facilité qui tient de l'extraordinaire. Il débute dans le roman en 1872, s'impose comme chef du mouvement réaliste de l'époque, au point que Taine lui-même, à l'occasion de la traduction française de son *Silas Lapham* (1888), admet que « c'est le meilleur

roman écrit par un Américain, le plus semblable à ceux de Balzac »¹. La première partie de son œuvre est consacrée à la Nouvelle-Angleterre—Boston et ses environs. Intime d'écrivains comme Emerson, Longfellow, Lowell, les Alcott, alors à leur déclin, il imite leur délicatesse de touche et l'élégance de leur verbe. On sent chez lui l'attitude compassée, sinon précieuse, de son monde d'adoption, et l'étiquette indélébile de Back Bay, où demeure l'aristocratie bostonnaise. Malgré son goût du réalisme, il reste un modèle d'urbanité. Il n'est pas le puritain, mais l'étranger soumis à l'ambiance puritaine, qui s'identifie parfaitement avec le milieu devenu sien. Même bridé par la convention bostonnaise, Howells donne l'orientation vers cette forme de réalisme que sera le régionalisme. Soixante ans durant, son action prend l'importance ou presque, selon le mot de Carl Van Doren, d'un mouvement littéraire².

Chez les disciples de Howells, on s'insurge graduellement contre sa manière, jugée trop timide et craintive. On le dit imprégné du faux optimisme de Boston, qui ferme les yeux sur les maux de la société, n'y voit que ce qu'il consent à voir, se complait à une sorte de théosophie éthérée. Les premières réactions se produisent dans l'ouest, avec les œuvres de E.-W. Howe dans le Kansas, de Joseph Kirkland dans l'Illinois. Connaissant les dures conditions de l'existence à la campagne, les nouveaux écrivains estiment artificielles et fausses les ternes idylles racontées par leurs prédécesseurs. Ils veulent au roman plus de vérité, de vraisemblance, et prennent sur eux de les lui donner. En Nouvelle-Angleterre, la jeune école compte parmi ses recrues Sarah Orne Jewett et Mary Wilkins Freeman.

L'une et l'autre se détachent d'abord du passé, auquel nombre d'écrivains demandent leur pittoresque et le gros de leur intérêt, pour se pencher sur les mœurs et les états d'âme contemporains, le milieu physique de l'homme moyen. Originaire du Maine, Mlle Jewett donne son attention à cet état. Sans rien présenter de fulgurant, ses livres étudient la campagne et les ports de la côte. Fille d'un médecin, lui-même issu d'une longue lignée de marins, elle l'accompagne chez ses malades, se familiarise avec les matériaux qu'elle mettra plus tard en œuvre. Elle s'empli les yeux de paysages que domine la forêt, de fermes modestes, de quais vermoulus et de bateaux anciens—souvenirs de l'orgueil maritime d'un autre âge. La Nouvelle-Angleterre passe par une période de rajustement. L'ère terminée des armateurs et des voyages au long cours, la région ne connaît pas encore l'industrialisme. Les plus entreprenants des Yankees émigrent vers l'ouest,

¹ Cf. QUINN (ARTHUR HOBSON), *American Fiction*, 1938.

² VAN DOREN (CARL), *The American Novel*, 1921.

laissant derrière eux les parents âgés et ceux des leurs qui redoutent l'inconnu. Leur coin de pays subit une crise de vieillissement, de décadence. C'est ce monde désuet et oublié, trouvant la force de survivre dans les gloires d'hier et l'espoir d'un renouveau problématique, que ressuscite Sarah Orne Jewett. Son œuvre est en grisaille, comme les ciels de maints villages somnolents en vue de la mer. Elle dit les beautés d'une civilisation demeurée fière dans l'adversité, déterminée à mépriser les progrès modernes que déjà l'on pressent. Milieu puritain, expression d'un puritanisme plus latent que conscient de lui-même. Hésitant encore, le régionalisme de l'écrivain l'emporte déjà sur celui de ses devanciers.

Vers le même moment se révèle Mary Wilkins, plus tard Mme Charles-M. Freeman, qui compte plus d'un trait en commun avec Hawthorne lui-même. Née dans le Massachusetts, élevée dans le Vermont, elle passe les deux-tiers de son existence à Randolph, Mass. Vieille fille de santé délicate—elle se marie à cinquante ans—solitaire, repliée sur elle-même, elle se mêle peu au monde extérieur, mais possède une acuité de vision, une facilité d'interprétation qui lui permettent une connaissance peu commune des âmes et des mobiles humains. A certains égards, on la considère comme l'Emily Brontë de la Nouvelle-Angleterre, comme celle-ci témoin silencieux de drames intimes qu'elle étudie en profondeur, et dont la trame paraît si frêle qu'il faut une sorte de divination pour en saisir les fils. N'accordant que peu d'importance au cadre de ses récits, Mlle Wilkins offre une impression unique de la conscience puritaine. Un livre d'elle appartient à la Nouvelle-Angleterre, ne nommât-elle point celle-ci. Dans l'ordre du régionalisme qui s'annonce, l'écrivain occupe une place de premier plan. Elle rend surtout l'atmosphère de la contrée, ce qui importe plus que sa description. Sous l'angle puritain, elle montre la sensibilité malade résultant de l'isolement, la volonté se transformant en entêtement néfaste, la trop grande pauvreté engendrant les bassesses de l'âme, l'orgueil blessé et la délectation morose, l'égoïsme chagrin, en un mot les anormalités du cœur et de l'esprit⁴.

En Edith Wharton, née en 1862, apparaît l'une des meilleures ouvrières du régionalisme. Dans une partie seulement de son œuvre, la moindre même, car l'écrivain s'intéresse surtout à New-York et au cosmopolitisme, à l'exemple de son compatriote Henry James. Domiciliée en France vers 1907, elle y meurt en 1937, à sa villa de Saint-Brice sous Forêt. Si, pour les fins de cette étude, ses romans sociaux nous intéressent peu, il en est autrement d'*Ethan Frome* et de *Summer*. On se rappelle que Mme Wharton, avec le premier, devança même

Willa Cather dans l'application de la formule régionaliste. Jugé l'un des plus parfaits de la littérature américaine, cet ouvrage raconte la triste destinée d'un campagnard, homme non dépourvu de culture, dans un coin montagneux de l'ouest du Massachusetts. Marié à une femme acariâtre, neurasthénique et plaignarde, il se renferme en lui-même, se transforme en une sorte de misanthrope désabusé, n'attendant de la vie aucune joie, jusqu'au jour où une cousine de sa femme vient demeurer à la ferme. L'épouse Zenia les voit s'éprendre l'un de l'autre, à leur insu ou presque, et leur amour muer l'exaspère. Elle manœuvre de façon à chasser la cousine, ce qui détermine Ethan à se tuer avec celle qu'il aime. Comme il arrive, les amoureux en meurent point. Ramenés blessés à la maison, ils passeront le reste de leur vie infirmes, à peine capable de se remuer, cependant que Zenia vengée leur prodigue ses soins, heureuse de leur déchéance physique, de la victoire morale qui les met à sa merci. L'ouvrage jette une clarté froide sur l'ambiance déprimante de tant de villages de la Nouvelle-Angleterre, à la fin du siècle dernier, alors que l'isolement, l'ennui conduisant jusqu'à l'insanité, la passion violente et cachée, les aberrations du cœur, se dissimulent parmi les fermes pauvres et les paysages de désolation.

On sent dans *Ethan Frome* une grandeur que ne possède pas *Summer*. Elle tient au caractère élevé d'Ethan, qui se sacrifie pour prendre soin de ses père et mère, puis de l'anguleuse Zenia, mais jamais ne désespère, même après l'accident voulu qui amène le tragique tête-à-tête à trois—occasion de triomphe pour la malfaisante Zenia. Drame du refoulement, drame freudien déjà, où la psychologie du puritanisme se joint à la recherche du régional.

Paru en 1917, *Summer* procède d'un réalisme plus rude, plus choquant aussi, et met en scène des personnages odieux. Une jeune fille de la montagne, élevée dans un milieu malsain qui abuse d'elle en la perdant, se sauve chez des gens de sa famille. Leur intérieur trop médiocre et leur manque d'horizons la chassent à la fin vers ceux qu'elle fuyait hier, préférant leur abjection et la sienne à l'étroitesse d'esprit de la campagne natale.

Étrange ouvrage que celui de Jonathan Leonard, intitulé *Back to Stay*, et non moins étrange son histoire. Né dans le Massachusetts en 1875, l'auteur étudie à Harvard et à Yale, enseigne, s'adonne à la peinture avec quelque succès. Il travaille entre temps à son roman, y consacre même plusieurs années, pour le voir rejeter par deux ou trois maisons d'édition. En désespoir de cause, il décide de le publier lui-même. Il s'achète une presse, compose le livre à la main, l'imprime quatre pages à la fois, en relie cent exemplaires, dont l'un attire

⁴Cf. PATER (FRED-LEWIS), *Side-Lights on American Literature*, 1922.

l'attention à New-York. Suit une édition régulière dans cette ville. Rares les livres de cette époque (1928) où s'exprime avec autant d'âpreté l'âme puritaine. On se croirait, à certains moments, retourné à la Salem d'Endicott. Le vieux Zenas Wardon, marin retraits, ne pardonne pas à son fils Dixi une faute de jeunesse. Quand celui-ci revient au village après des années d'absence, le père refuse même de lui parler. Dixi séjourne dans le voisinage, mais sa famille l'ignore. Au vrai, Dixi est un révolté, qui fit table rase des concepts et des contraintes de la Nouvelle-Angleterre. Le joug secoué, il part à travers le monde. Il laisse derrière lui un fils illégitime et sa mère, qu'il aime profondément—ce qui explique son retour. Scandale dans la famille. On tient Dixi à distance, à cause de sa honte, mais par crainte surtout de l'inflexible Zenas. Vieux loup de mer grognon, despote pour les siens, toqué en sus, celui-ci se donne comme le parangon des vertus domestiques, civiles et sociales. Il n'a que les mots péché, repentir, respectabilité à la bouche. Après une lutte quasi homérique avec sa conscience, il permet enfin la rentrée de Dixi dans le giron, puisque le jeune homme consent à épouser celle qu'il aime depuis sa jeunesse, cette Ruth qui donna naissance à son fils. Le père l'établit sur une terre, content finalement de la réconciliation, mais il exige que l'enfant du péché ne retourne point à ses parents. En Zenas, dit l'un des personnages, « le préjugé ne se distingue pas du principe ». La tradition puritaine se cache à chaque page du livre, de même que ce trouble moral auquel elle donne lieu, le rigorisme des mœurs s'accommodant de superstition et de haine, d'évangélisme et de rappels de sorcellerie.

The Old Ashburn Place (1936), première œuvre de Margaret Flint, envisage sous un angle neuf le thème d'*Ethan Frome*, nous transportant cependant du Massachusetts au Maine. Même décor ou à peu près : campagne besogneuse, moins aride que celle du Massachusetts, isolement générateur de dégoût, aspirations vers un destin moins terre-à-terre, passions inavouées qui éclatent avec la véhémence d'eaux subitement libérées, mépris de soi et désir de la mort—la gamme entière des émotions puritaines. Célibataire que frustra l'amour, Charles Ashburn vit auprès de son frère, Morris, et de sa jeune femme. Délaisée de son époux, celle-ci s'éprend lentement du beau-frère, sans trop s'en rendre compte. Charles chasse la vision de l'adultère, d'autant plus odieuse que s'y joint l'idée d'inceste. Il voudrait fuir, ne s'y résout point. Les contingences matérielles rendent d'ailleurs la fuite impossible. Les événements précipitent l'un vers l'autre les amants et deux êtres tourmentés, humiliés l'un par l'autre, vivent désormais côte à côte, la honte de leur faute rendue plus vive par la

cohabitation avec l'homme outragé. Un climat de désespérance, qu'assombrit l'idée de la mort, pénètre le récit d'un pessimisme sans issue, jusqu'au dénouement tragique qui met fin à l'illogisme de la situation. Le parallèle s'impose entre *Ethan Frome* et le roman de Margaret Flint, malgré un plus grand souci des caractères dans le premier.

Si quelques uns, parmi les livres étudiés, ne possèdent qu'une importance relative, tous sous-entendent la permanence du sentiment puritain en Nouvelle-Angleterre, à une époque ou à une autre, de même que l'empire qu'il exerce, à l'insu des êtres qu'il tyrannise. Ou l'on est puritain, dans les romans du Maine, du Massachusetts ou du Vermont, ou l'on se révolte contre le puritanisme héréditaire. Deux écrivains brillants, George Santayana et John-P. Marquand, incarnent en particulier l'esprit d'insubordination et de révolte. Leurs œuvres montrent, même chez les brahmines de Boston, les ruines morales d'une civilisation qui ne tient qu'à un fil, et dont les derniers thuriféraires s'épuisent à la tâche de la ressusciter, ou d'en préserver l'apparence.

Connu surtout comme esthète et philosophe, Santayana vient tardivement au roman, en 1935. Il enseigne la philosophie à Harvard, de 1889 à 1912, après quoi il vit surtout en Europe, passant de la France à l'Angleterre, puis à l'Italie. D'origine espagnole, né à Madrid en 1863, il poursuit ses études à Boston, à partir de 1872. Sa production est considérable et variée, s'attachant à la poésie, au théâtre, aux essais philosophiques et sociaux. L'écrivain traduit même en anglais les œuvres de Musset. Son seul roman, *The Last Puritan*, porte à la page de titre ce mot d'Alain : « On dit bien que l'expérience parle par la bouche des hommes d'âge mûr : mais la meilleure expérience qu'ils puissent nous apporter est celle de leur jeunesse sauvée. » Là se trouve la clef de l'ouvrage, où la fiction ne sert que de prétexte aux réflexions de l'auteur déjà vieux, et à l'ironie de ses commentaires sur la vie. Son livre essaye de saisir l'esprit puritain et d'en démonter, si l'on peut dire, le mécanisme. Il montre ce que l'on appelle la *négation cumulative* chez le puritain, résultant du sens oppressif du devoir⁵. Son héros, Oliver Alden, a un tel sens des responsabilités, du sérieux de l'existence, que les contacts humains, même prometteurs de joies, deviennent d'abord pour lui des sources d'obligations et de devoirs. Quand enfin les circonstances lui permettraient de se libérer, de s'accorder quelque satisfaction personnelle en marge de l'existence, la mort l'attend. Il se dépensa en faisant abstraction de son individu, esclave de préjugés imposés par des

⁵Cf. MILLETT (FRED-B.), *Contemporary American Authors*, 1940.

siècles de tradition conformiste, pour aboutir au néant. L'œuvre reflète le scepticisme élégant de l'auteur, lequel explique sa carence religieuse. Car Santayana, né catholique, rejette toute forme de dogme. Son livre paraît d'autant plus significatif que l'auteur n'appartient pas à la Nouvelle-Angleterre, sinon par adoption. S'il observe longtemps sur place, il reste détaché, ni sympathique ni hostile à son sujet. Il conçoit le puritanisme comme une tradition culturelle, inféconde et desséchante, parvenue à son déclin même en Nouvelle-Angleterre. En opposition avec la nature, cette tradition rejette l'idée du bonheur terrestre, n'entrevoit la paix intérieure que dans une sorte de stoïcisme moral : stoïcisme qui n'implique pas nécessairement le sacrifice des biens matériels, le puritanisme s'accommodant assez bien de la fortune. On peut rappeler ici le mot de Waldo Frank : que le puritanisme est foncièrement irréligieux, comme le prouve la rapidité avec laquelle il se transforme en impérialisme commercial⁶.

Dans *The Late George Apley* (1936), puis *Wickford Point* (1939), John-P. Marquand traite le même sujet que Santayana, mais de façon plus légère, plus plaisante, moins dogmatique aussi, si l'on peut employer ce terme. Si Santayana se plaît à la critique analytique, son émule donne dans la caricature. Elevé près de Boston, il connaît sur le bout du doigt les vertus et faiblesses de la contrée. Dès les premières pages, son *George Apley* nous introduit de plein pied dans la satire, non seulement d'une époque, mais de cette caste unique des brahmines bostonnais, ainsi appelés à cause d'une morgue séculaire et de leur prétention à posséder une exclusive supériorité. De sa naissance à sa mort, l'activité d'Apley se résume à tenir dignement son rang dans son monde, conformément à une tradition imprégnée du puritanisme le plus authentique. L'homme se refuse les satisfactions légitimes, parce que son éducation lui assigna un rôle particulier dont il ne doit pas sortir, ce en quoi il imite son père, son grand-père et ses ancêtres. Il impose à son fils les directives même qui rapetissèrent sa propre existence. Héritier d'une fortune considérable, il vit de façon modeste, donne largement aux œuvres humanitaires et sociales, parce qu'on n'agit pas autrement dans sa famille. Il renonce à la femme qu'il aime, parce que fille du bas peuple, épouse une demi-invalides qui respire l'ennui, mais jugée acceptable aux siens. Puritain à fond, il croit découvrir une menace belliqueuse dans l'expansion du catholicisme à Boston. Il prend part à la moindre campagne, ayant en vue l'extirpation du vice dans la ville élue. Sa délicate conscience

⁶FRANK (WALDO), *Our America*, 1919 ; MICAUD (RÉGIS), *Le Roman américain d'aujourd'hui*, 1926.

s'émeut de l'inhumation nécessaire d'une parente pauvre, donc indigne, dans cette partie du cimetière où reposent les morts distingués de sa lignée. Il lui semble voir ces illustres anciens se retourner d'indignation dans leur cercueil. En somme, l'orgueil familial et les soucis de conduite qu'impose son hérédité, remplissent sa vie. La révolte se manifeste au sein même de cette famille qu'il domine et redoute à la fois ; son fils renonce au prestige que lui assurerait Boston et fuit vers New-York, loin des attaches restrictives ; sa fille épouse contre son gré un journaliste obscur, se réfugie avec lui en Pennsylvanie. Ainsi se manifeste leur protestation contre la convention, la fausse apparence et l'hypocrisie, la manière Apley.

La caricature gagne encore en cruauté dans *Wickford Point* : décadence et déroute des brahmines, à la veille des dernières humiliations qui puissent frapper la classe hier dirigeante de Boston. Le roman met en scène le clan des Brills, ruinés financièrement, ne possédant que leur amour-propre et le regret de leur splendeur passée. Anémiés par la consanguinité, ils manquent de volonté, de jugement et de sens moral, ne s'estiment même pas entre eux. Le seul personnage présentable du groupe est un cousin des Brills, Jim Calder, que les tyrannies familiales horripilent, et qui finit par y échapper. *Wickford Point* offre une délicieuse comédie de mœurs, où l'habileté technique de l'auteur met en lumière, par touches légères et juxtaposées, sa connaissance du puritanisme déchu. Les Brills se croient du sang bleu dans les veines, regardent de haut leurs contemporains, parce que le grand-père—appelé le sage de Wickford Point—connut quelque renommée comme poète mineur, fraya jadis dans le sillage d'Emerson et de Hawthorne. *Wickford Point* semble un élargissement, remanié et complété, d'un tableau antérieur de Marquand : *Warning Hill*, publié en 1930.

* * *

Le puritanisme inspire encore d'autre manière le roman de la Nouvelle-Angleterre. Quelques écrivains, par exemple, l'envisagent du point de vue religieux, dans un monde qui n'est pas sans affinités avec celui du jansénisme. Dans cet ordre d'idées, on peut consulter *The Minister's Wooing* (1859), et *Oldtown Folks* (1869), de Mme Harriet Beecher Stowe, auteur d'*Uncle Tom's Cabin* ; les œuvres à peu près complètes d'Elizabeth Stuart Phelps, 1844-1911 ; *John Ward, Preacher* (1888), de Margaret Deland ; *The Inside of the Cup* (1913), de Winston Churchill, qui transporte le puritanisme dans le Missouri. Ce dernier ouvrage, comme d'ailleurs *The Iron Woman* (1911), de

Margaret Deland, ne tentent plus l'apologie du puritanisme, mais illustrent plutôt son abjuration?

Tenant compte des idées puritaines, ou les ignorant dans une large mesure, certains romanciers s'astreignent à la peinture des mœurs de la Nouvelle-Angleterre, à l'interprétation des habitudes, des qualités ou des manies, de l'âme collective des individus, dans un coin donné d'une région : mœurs maritimes de la côte de l'Atlantique, mœurs rurales de l'intérieur. Les livres brossent tour à tour des tableaux du Maine, seul état du nord-est à tirer de la mer le plus clair de son revenu ; du Vermont agricole et montagnard, aussi fier de ses carrières de marbre et de son industrie laitière que de ses produits de l'érable ; du Massachusetts des pêcheurs et des producteurs de canneberges ; du Connecticut somnolent, avec ses petites villes qui se voudraient importantes, où chacun connaît mieux que les siennes les affaires du voisin.

Ainsi Mary-Ellen Chase s'identifie complètement avec le Maine, gagné sur le Canada pour une bonne partie, lors du traité Ashburton-Webster (1842). Ses livres présentent dans leur simplicité et leur bonhomie, leur existence frugale, et souvent pénible, des agriculteurs qui ressemblent comme des frères à ceux de notre Beauce ou des Cantons de l'Est, des pêcheurs savoureux qui ne détonneraient pas en Gaspésie. Dans *Mary Peters* (1934), puis *Silas Crockett* (1935), elle met en lumière les traditions ancestrales, faites de courage et de ténacité, d'habileté à se débrouiller dans les pires situations, d'un amour profond et inné de la beauté, corollaire de l'incessant contact avec la mer ou la forêt. Les mêmes ambitions et les mêmes soucis se découvrent dans *As the Earth Turns* (1933), de Gladys Hasty Carroll ; *Lost Paradise* (1934), et *Red Sky in the Morning* (1935), de Robert-P. Tristram Coffin ; *Time out of Mind* (1935), de Rachel Field ; *Monday, Go to Meeting* (1937), de Kenneth Payson Kempton ; *The Deacon's Road* (1938), *Breakneck Brook* (1939) et *Back o' the Mountain* (1940), de Margaret Flint ; *Free and Clear* (1939), de Marguerite McIntire ; *Small Potatoes* (1940), d'Emily Muir. Il va de soi que les cadres de cette étude ne permettent point d'analyser un à un ces ouvrages, auxquels il conviendrait d'en ajouter plusieurs autres.

Le Vermont s'enorgueillit justement de Dorothy Canfield Fisher, native elle-même du Kansas, et dont la famille a ses attaches dans l'est, le Vermont en particulier, depuis l'époque coloniale. À quelques exceptions près, ses romans et nouvelles se rapportent au Vermont et à ses fils, les uns étudiés dans leur milieu naturel, les autres à l'extérieur, mais tendant à y revenir. L'une des plus distinguées de son temps, la

romancière affectionne les thèmes moraux, propres d'ailleurs au meilleur élément de la Nouvelle-Angleterre : force sociale de la famille, stabilité nécessaire du mariage, richesse du foyer uni. *Deepening Stream* (1930) tient par exemple cette gageure d'intéresser le lecteur à un mariage heureux. Si cet ouvrage domine l'œuvre de l'écrivain, *Bonfire*, publié en 1933, offre plus de caractère régional, s'écartant des individus pour montrer le village vermontais. En somme, les nouvelles de l'auteur, dont quelques unes admirablement ciselées, peignent plus sûrement encore l'âme de la petite patrie. *Slow Smoke*, de Charles Malam ; *Innocent Summer* et *Uncle Snowball*, de Frances Frost, interprètent aussi avec compréhension le Vermont rural.

Comme celui du Maine, le roman du Massachusetts se réclame à l'occasion de la mer, dès qu'il s'écarte des données que suscite le puritanisme, ancien ou moderne. Ainsi le Cap Cod et son voisinage constituent pour ainsi parler la chasse fermée de Joseph-C. Lincoln, qui poursuit depuis trente-cinq ans la tâche d'en fixer le paysage et l'histoire, les habitants et leurs mœurs, leur langage fleuri de termes maritimes, leur dépendance et leur amour de l'océan. Inégale, son œuvre compte plus de vingt volumes, sentant bon le varech et l'air salin, le poisson frais, le câble et les filets mouillés.

D'autres écrivains, plus jeunes, traitent de la même région sans se préoccuper de son aspect maritime, s'intéressant plutôt à cette partie marécageuse du pays où se cultivent les canneberges ou *atocas*. Ainsi Elizabeth Eastman dans *Sun on Their Shoulders* (1934), Eve Walters dans *Honor Them Then* (1936) et E. Garside, dans *Cranberry Red* (1938). Dans *Java Head*, qui date déjà de 1919, Joseph Hergesheimer évoque les gloires anciennes du port de Salem, à l'époque où ses navires parcouraient les mers du monde.

Dans son essai sur le roman régionaliste aux États-Unis, Pierre Brodin note que le Connecticut et le Rhode-Island n'enflamment guère les écrivains. Observation juste, qui vaut aussi pour le New-Hampshire, lequel suggère pourtant ses principaux thèmes au poète régionaliste Robert Frost, de réputation nationale. À quoi tient l'indifférence des romanciers à l'égard des états nommés ? Peut-être, écrit M. Brodin, à la proximité de New-York ou de Boston. Il est possible, bien que l'argument ne convainque qu'à moitié. Ne peut-on invoquer ici l'abondante production du Massachusetts ? Le fait demeure que le New-Hampshire et le Rhode-Island se montrent pauvres de romans, et que le Connecticut ne paraît pas mieux partagé.

L'histoire des *New Hampshire Grants*, dont bénéficiera finalement le

¹Cf. BOYNTON (PERCY HOLMES), *America in Contemporary Fiction*, 1940.

²Cf. BRODIN (PIERRE), *Le Roman régionaliste américain*, 1937.

Vermont, fournit le fond du roman de Marguerite Allis, *Not without Peril* (1941), mais cet ouvrage n'appartient pas à proprement parler au New-Hampshire, réduit à ses limites d'aujourd'hui. *Heritage* (1928), de Rose-Caroline Feld, peint en couleurs sombres l'existence sur une ferme du New-Hampshire, administrée par une femme énergique et dure, qui impose sa férule à quatre générations des siens. Cette vieille femme aime à tel point le domaine familial qu'elle y sacrifie successivement ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants. Aucun d'eux n'ose se dresser contre sa tyrannie, qui exploite les rivalités entre les uns et les autres, les jalousies et les différends, au bénéfice constant de la terre, son seul amour profond. Il y a là une excellente étude de mœurs, qui souligne les réactions diverses des individus en face des mêmes problèmes, présentés dans des circonstances identiques. *A Mighty Fortress* (1937), de Legrand Cannon, raconte dans un décor du New-Hampshire l'histoire d'un jeune terrien, au milieu du dix-neuvième siècle. Quelques autres ouvrages se rapportent encore à l'état, dont *Heirs* (1930), de Cornelia James Cannon, et *Who Rides in the Dark?* (1937), de S. Meader. Rappelons enfin que Frances Parkinson Keyes situe dans le voisinage de North-Haverhill, où elle possède une maison d'été, deux ou trois de ses premiers romans.

Le plus petit des états américains, le Rhode-Island n'a que 48 milles de longueur, par 37 de largeur. Il y vit cependant 712,829 habitants (1940), dont quelque 142,000 Franco-Américains. Sa littérature offre peu d'œuvres créatrices. Quelques romans assez récents empruntent pourtant leur décor à l'état, entre autres *The Story of Silas Woodward* (1932), d'Elizabeth Wilkins Thomas; *The Pennant* (1933), d'Oliver La Farge, consacré aux volontaires du Rhode-Island, guerre de 1812; *Dusk at Grove* (1934), de Samuel Rogers, situé à Portsmouth et dans ses environs.

Le Connecticut ne se montre guère plus riche. Si de nombreux écrivains, la plupart de New-York et du voisinage, y passent chaque année la belle saison, leur intérêt passager, d'ordre esthétique ou simplement touristique, influe peu sur les œuvres que la région peut s'attribuer. Signalons qu'Edna Ferber y place *American Beauty* (1931), roman de la terre et de la famille, qui met en regard la dégénérescence d'Anglo-Américains, attachés au pays et fiers de leurs traditions, mais incapables de se maintenir sur les terres héritées des ancêtres, et l'ambition laborieuse d'immigrés polonais, qui ne reculent devant aucun sacrifice pour s'emparer du sol et le mettre en valeur. Pour n'être pas un véritable roman régionaliste, *Work of Art* (1934), de Sinclair Lewis, oppose l'un à l'autre deux frères épris d'art et de

beauté, dont l'un, impulsif et rêveur invétéré, poursuit sans cesse de vaines chimères, tandis que l'autre s'applique à doter une petite ville du Connecticut de l'hôtel parfait à ses yeux. *The Time of Change* (1938), de Lucille Grebenc, traite de la vie sur une ferme, dans la première partie du XIX^e siècle. Mentionnons encore *The Book of Susan*, de Lee Wilson Dodd, et *Family*, de Wayland William.

The Last Adam (1933), de James Gould Cozzens, se trouve peut-être le meilleur roman qu'offre le Connecticut pour la période étudiée. Il contient maints tableaux réalistes de vie provinciale, stable et désespérément monotone, tant à la campagne que dans les petites villes. Sous l'angle historique, il rappelle les patriotes qui cachèrent en 1687 dans un chêne creux, non loin de Hartford, la charte assurant le libre gouvernement du Connecticut, quand sir Edmund Andros, alors gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, voulut s'en emparer et en proclamer l'annulation³.

* * *

Les Franco-Américains, ou Canadiens français établis aux Etats-Unis, contribuèrent pour très peu au développement du roman régionaliste de leur pays d'adoption. Ils possèdent d'ailleurs une littérature à eux, jeune encore, plus didactique que créatrice, et d'expression français—ce qui explique bien des choses.

Parmi les ouvrages en anglais, *The Delusson Family* (1939), de Jacques Ducharme, paraît être le seul roman dû à un Franco-Américain, que l'on puisse classer comme régionaliste. Il raconte l'histoire quelconque d'un cultivateur de la province de Québec, amené par les circonstances à Holyoke (Massachusetts), où il trouve de l'emploi. Sa femme et ses enfants le rejoignent après quelque temps, et la vie suit son cours normal. Après la mort du chef de famille, les enfants s'installent sur une terre. Ils y mènent dès lors une existence sans heurts, sans péripéties dramatiques, dans l'ensemble assez terne. L'ouvrage manque d'intrigue et de mouvement. Comme certains critiques le notèrent dans le temps, il a cependant ce mérite de présenter au public un groupe trop négligé en littérature, ou montré parfois sous de fausses couleurs.

On doit aux Franco-Américains quelques romans écrits en français, mais d'importance très secondaire. Parus dans les journaux, la plupart ne connurent pas les honneurs de la librairie. Rappelons ici *Jeanne, la fileuse* (1875), d'Honoré Beaugrand, publié sous forme de livre à Fall-River (Mass.) en 1878; *Contre le courant* et *Un Revenant*

³Cf. BRODIN, *op. cit.*

(1884), de Rémi Tremblay; *Les Deux Testaments* (1888), de Mme Duval-Thibault; *Bélanger, ou L'Histoire d'un crime* (1892), de Georges Crépeau; *Mirbah* (1910-12), d'Emma Port-Joli, pseudonyme d'Emma Dumas; *La Jeune Franco-Américaine* (1933), d'Alberte Castonguay; *Canuck* (1936), de Mlle Camille Lessard, et *L'Innocente Victime* (1936), d'Adélard Lambert.

La R. S. Mary-Carmel Therriault, qui dresse cette liste dans son ouvrage sur la littérature franco-américaine, ne s'illusionne pas à son sujet. « Le roman franco-américain, écrit-elle, est essentiellement régionaliste et peu varié de ton. Presque tous les auteurs se sont bornés à l'étude de la vie des Franco-Américains. Nous ne devons pas nous attendre à rencontrer dans leurs œuvres l'universalité des faits... Peu ou point de crises d'âmes; le drame intime n'y a pas sa place. Les héros cherchent avant tout à s'acclimater à un nouveau genre de vie, celui de l'émigré en terre américaine. » Et elle conclut: « Au total, la valeur littéraire de ces romans semble médiocre. »¹⁹

* * *

Au début du XVII^e siècle, la Nouvelle-Angleterre passe par une terrible crise économique. De 1800 à 1820, le conflit s'accroît entre son commerce maritime et le développement industriel. D'autre part, la population augmente sans cesse et l'agriculture n'offre que peu d'attraits, aucune parcelle de terre arable ne restant disponible. Peu à peu, les plus hardis des fils des *Pilgrims* quittent le sol ancestral pour se diriger vers le sud et l'ouest, à mesure que s'ouvrent à la colonisation de nouveaux territoires. Ils apportent naturellement avec eux le plus clair de la tradition puritaine. D'excellente façon souvent, elle influencera l'esprit et les mœurs de pays conquis sur la sauvagerie, et sa marque se retrouvera plus tard dans leur littérature.

Quelques autres ouvrages relatifs à la Nouvelle-Angleterre:

La région en général

- Doran Hurley, *Monsieur* (1936);
- Isabel Wilder, *Let Winter Go* (1937);
- Mrs. Christine Parmenter, *Swift Waters* (1937);
- Elizabeth Coatsworth, *Here I Stay*;

Maine

- Rachel Field, *Calico Bush* (1931);
- Gladys H. Carroll, *Neighbor to the Sky* (1937);
- Ben Ames Williams, *Come Spring* (1940);
- Marguerite McIntire, *Heaven's Dooryard* (1940);

Massachusetts

- Walter A. Dyer, *Sons of Liberty* (1920);
- John P. Marquand, *The Black Cargo* (1925);
- Floyd Dell, *Diana Stair* (1932);
- Helen-Grace Carlisle, *We Begin* (1932);
- Victoria Lincoln, *February Hill* (1934);
- Grace Z. Stone, *The Cold Journey* (1934);
- Escher Forbes, *Miss Marvel* (1935); *Paradise* (1937);
- Frances Winivar, *Gallows Hill* (1937);
- William Searns Davis, *Gilman of Redford* (1937);
- Doran Hurley, *The Old Parish* (1938);
- Rupert Hughes, *Stately Timber* (1939);
- Esther Barstow Hammand, *Road to Ender* (1940);

Vermont

- Annette Esty, *The Proud House* (1932);
- Elliot Merrick, *Ever the Wind Blows* (1934);
- Barbara Stevens, *Walk Humbly* (1935).

¹⁹La Littérature française de la Nouvelle-Angleterre (1946).